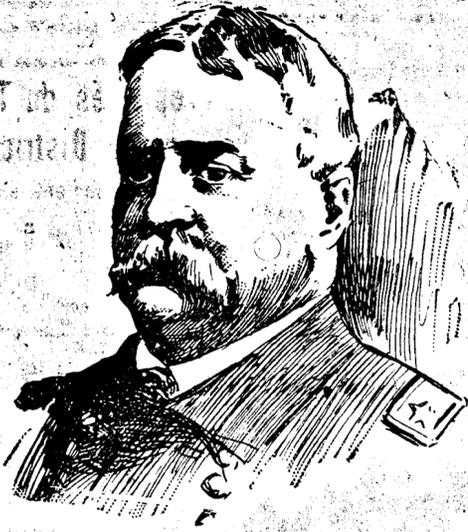


L'ACTUALITE.



MAJ. GENERAL FITZHUGH LEE.

Le major-général Fitzhugh Lee est né à Fairfax, Virginie, en 1835. C'est un élève de West Point. Il s'enrôla sous les drapeaux de la confédération, et en 1865 fut élu gouverneur de son Etat. En 1897, il fut nommé consul-général à l'île de Cuba.

Bulletin météorologique.

Washington, 22 juin.—Indications pour la Louisiane.—Temps beau; vent variable.

LE DEBARQUEMENT.

Nous avons enfin des nouvelles certaines, officielles, de l'expédition de Cuba. Le débarquement des troupes est commencé près du port de Santiago. Les troupes n'ont rencontré qu'une faible résistance. Il en sera probablement de même jusqu'à la fin de cette hardie et scabreuse opération. La dépêche qui nous annonce la descente, est arrivée tard; elle est courte; par conséquent, pas de détails. Il se passera bien vingt-quatre heures, avant que nous en connaissions les plus importants; mais alors les événements se précipiteront rapidement. Une fois, ces quinze mille hommes sur le sol de l'île, on peut dire qu'elle est conquise. Une seule chose pouvait sauver Cervera, si toutefois la chose était possible, c'était l'arrivée de la flotte de Camara; mais on en parle moins que jamais; on ne sait même pas où elle est. En attendant, les américains marchent de l'avant. Ils préparent une autre expédition, sur les côtes de la Floride, contre Porto Rico et, cette fois, croyons-nous, nos volontaires Louisianais prendront part à la lutte, à la victoire.

An Sénat des Etats-Unis.

Washington, 22 juin.—Les adversaires de l'annexion des îles Hawaii ont de nouveau occupé l'attention du Sénat aujourd'hui. M. White, de la Californie, a continué son discours. Au bout de deux heures il a cédé la place à M. Pettigrew, du Dakota du Sud, qui a discuté le projet pendant une heure. M. White a alors pris de nouveau la parole. M. Pettigrew n'avait pris la parole contre le projet que pour donner à M. White le temps de se reposer. Le rapport de la commission de conférence sur le bill indien a été déposé au sénat, et lecture en a été donnée, mais aucune tentative n'a été faite pour le mettre en discussion.

Et M. Louis Henrique fut proclamé par 34,000 voix contre 17,500.

Aujourd'hui, Bluyesen proteste et voici son grief: Savourons-le, cela en vaut la peine: J'ai obtenu 17,500 voix, dit-il. Eh bien! mes 17 500 voix sont aussi fictives que les 34,000 voix obtenues par M. Louis Henrique. C'est joli, n'est-ce pas? Louis Henrique, élu comme ami du gouverneur Rodier, se garde bien de protester. Cependant l'aveu de Bluyesen est précieux à retenir, parce qu'il démontre que dans ce nouveau scrutin fantastique de l'Inde, sur 51,509 suffrages exprimés, il n'y a eu que NEUF de sincères, ceux de l'infortuné Alpe!

Une Contrée Mystérieuse.

On écrit de Saint-Petersbourg que M. le baron de Toll vient d'établir dans tous ses détails le plan d'une nouvelle exploration polaire excessivement intéressante, qu'il se fait fort de mettre en exécution dès que le capital nécessaire aura été mis à sa disposition. L'expédition scientifique qu'il projette doit se rendre au «pays Sannikoff» et y passer toute une année. Durant tout ce temps, les quatre membres de l'expédition—car M. de Toll ne veut prendre avec lui qu'un astronome, un météorologiste et un topographe—s'occuperont d'observations et d'opérations scientifiques de toute espèce.

Le «pays Sannikoff» est une contrée mystérieuse sur laquelle jamais homme n'a posé le pied. tellement mystérieuse que, durant des années, on a contesté jusqu'à son existence même. Le pays porte son nom en l'honneur de Jacques Sannikoff qui, en 1805, du point le plus au nord de l'île Kotelnik, observa le premier les quatre montagnes coniques de cette terre inconnue; l'année suivante, il découvrit encore une autre terre dans la direction nord-est. Quinze ans après, un lieutenant de vaisseau fut chargé par le ministère de la marine d'aller explorer le nouveau pays; il chercha et rechercha depuis 1821 jusqu'en 1824, et revint en déclarant qu'il n'avait pas vu ombre de pays et, qu'évidemment, le brave Sannikoff avait dû être la victime d'une hallucination.

Les données de la malheureuse expédition de la «Jeunette», échouée en 1881, confirmèrent cependant de la manière la plus positive l'existence du «pays Sannikoff» et, en 1885, M. le baron de Toll, alors membre d'une expédition scientifique organisée par l'Académie des sciences russe, découvrit de l'île Kotelnik, par un temps exceptionnellement clair, les quatre montagnes coniques décrites par Sannikoff. Plus de doute possible.

M. de Toll, se trouvant alors à 76 degrés de latitude, estima la distance qui sépare le «pays Sannikoff» de l'île à 223 kilomètres à peu près, ce qui revient à dire que la contrée mystérieuse se trouve à 78 degrés de latitude environ. La juste appréciative de cette appréciation a été confirmée par Nansen, lui-même, qui, à peu près à cet endroit, observa une volée de bécasses venant du nord, preuve concluante de l'existence d'une terre peu éloignée. Comme il régnait alors un brouillard fort épais, Nansen n'a pu voir de terre; il pense que le «pays Sannikoff» doit être une île de peu d'étendue. C'est possible, mais il y a lieu de croire qu'il ne forme qu'une partie d'un grand archipel encore inconnu.

Un Héros qui ne veut pas mourir

DANS UNE LOGE DE CONCIERGE.

L'Angleterre possède un héros, le «piper» Findlater, du régiment écossais de Gordon, porté à l'ordre du jour pour sa conduite admirable à la prise du plateau de Dargai, réformé à cause de ses glorieuses blessures et décoré de la croix de Victoria par la reine en personne. Se trouvant sans ressources, malgré tant de lauriers, l'intrépide soldat accepta les propositions du théâtre de l'Alhambra et figura dans une pantomime militaire, qui tout justement représentait le combat de Dargai, pour 125 fr. par soirée. L'administration de la guerre s'ennuyait, intervint près du directeur, obtint que celui-ci retirerait la pantomime de l'affiche et informa Findlater qu'il était nommé gardien d'une porte dans un des parcs de la Couronne, aux appointements de 1,800 fr. par an. Findlater refusa, et contracta aussitôt un nouveau engagement dans un music-hall d'Aberdeen, en Ecosse, où il doit débiter cette semaine. Il déclare qu'il n'a pas versé son sang dans une des batailles les plus meurtrières de la dernière campagne, et mérité une décoration qui manque à beaucoup de généraux, de feld-marchaux et même au prince de Galles, pour finir ses jours comme concierge. L'affaire en est là. Divers journaux britanniques estiment que Findlater n'a pas entièrement tort. Sans doute, disent-ils, la profession de concierge semble plus honorable que celle de figurant dans un café-concert. Mais, si Findlater avait été officier, on n'eût pas hésité à joindre une pension de plusieurs milliers de francs à la croix de bronze qui récompense en Angleterre les plus beaux exploits de courage. Et il y a quelque disproportion entre les obligations récentes dont Findlater a été l'objet, et la démarche personnelle de la reine, et une place de portier en province. Ce qui rend la chose plus piquante, c'est que les plus illustres écrivains de la Grande-Bretagne comme Malborough, Wellington ou Nelson, ont toujours aimé que leur valeur fut payée comptant. Nelson, après son échec devant Ténériffe, obtint qu'une pension de 25,000 fr. fut ajoutée à son traitement. Après Aboukir, nouvelle pension de 50,000 fr.; et la campagne des Indes lui offrit un cadeau de 250,000 fr. qu'il accepta. Quant à Wellington, de pension en dotation, il était arrivé à disposer d'un revenu de plus de 2 millions de francs. Findlater peut se réclamer de ces nobles personnages, et l'exemple lui vient de haut.

UNE MONTAGNE D'ALUN.

La pénétration de la Chine conduit à chaque pas, à de nouvelles surprises. Voyez plutôt. C'est à 23 kilomètres d'un village chinois appelé Eiu shik, que se trouve ce singulier phénomène naturel, unique au monde, une montagne d'alun.

La montagne d'alun—«Fau-Shan»—a environ 16 kilomètres de circonférence à sa base et sa hauteur est de 500 mètres. Les habitants du pays l'exploitent depuis plusieurs générations, aussi est elle percée dans tous les sens de puits et de galeries plus ou moins profonds. Ils ramassent les pierres pour les traiter dans de grands fours, puis dans d'immenses cuves pleines d'eau bouillante. L'alun se cristallise de lui-même sur une épaisseur de 15 centimètres environ, et quand il est refroidi on le débite en blocs de 50 kilos.

On rit de tout, en France, même de la politique, la chose la plus respectable qu'il y ait ait au monde, ou plutôt dans les deux mondes. Qui ne connaît la mésaventure arrivée à M. Brisson, qui se croyait Président à perpétuité de la Chambre des Députés et qui vient d'être ignominieusement blackboulé dans un vote auquel —proh pudor!—ses amis ont pris part. De là, le triquet suivant, inspiré par cette triste déconfiture:

Brisson fut un président trieste, Bien qu'il fréquentât chez les fous! Tout l'opéra d'un humoriste, Brisson fut un président trieste... Sans titre, il pouvait sur la piste Voir s'il n'aurait pas un coup de... Brisson fut un président trieste, Bien qu'il fréquentât chez les fous! Autant ainsi qu'un méthodiste, Brisson n'a bégayé qu'une fois: C'est le jour où ce gai fémuriste, Autant ainsi qu'un méthodiste, Fit voter à son avantage. Et ne lui laissant qu'une voix: Autant ainsi qu'un méthodiste, Brisson n'a bégayé qu'une fois...

Une levée... pas de boucliers, mais d'hameçons.

Le comité d'honneur des pêcheurs à la ligne.

S'il restait encore en France des gens disposés à rééditer les plaisanteries banales des chroniqueurs surannées sur les pêcheurs à la ligne, il va leur falloir déchanter. Les pêcheurs à la ligne français se sont groupés d'un bout à l'autre du territoire, formant une masse imposante; ceux de Paris, en particulier, viennent de se donner un comité d'honneur dont font partie le comte de Galliffet, le marquis de Breteuil, anciens officiers de cavalerie; le lieutenant-colonel Berthaut, le comte de Chavagnac, le marquis de Tanlay, etc. Le marquis de Breteuil, député, a été nommé président de ce comité d'honneur, dans la séance du 8 juin, tenue à la mairie du septième arrondissement.

La traversée de l'Atlantique à pied.

Un Américain, originaire de Boston, le capitaine William Oldrieve, va tenter, le 1 juillet prochain, une audacieuse et singulière expérience: il se propose de traverser l'Atlantique à pied, muni seulement de chaussures spéciales dont il est l'inventeur. Ces chaussures sont, en réalité, de grandes bottes en bois de cèdre, longues d'un mètre cinquante et garnies de lames qui font saillie sur les flancs et la face inférieure. Malgré leur légèreté, ces bottes peuvent porter un poids de 140 livres et, comme l'inventeur n'en pèse que 130, il affirme qu'il y sera tout autant en sûreté que sur le pont d'un transatlantique. Il a déjà expérimenté son appareil sur l'Hudson, sur le Merrimack; il a franchi sans encombre les rapides du Saint-Laurent et traversé le Niagara à trois milles au-dessus des chutes. On l'a vu s'éloigner à vingt milles au large de Boston et se promener vingt-sept heures dans la baie de Massachusetts. Un jour qu'il donnait une séance dans la baie de Pablo, en Floride, un coup de vent subit l'entraîna en pleine mer. Il disparut et on le croyait noyé, lorsqu'on le vit, quelques heures après, marcher sur les flots et, bondissant d'une vague à l'autre, regagner la côte avec tranquillité. Depuis est exploité, M. Oldrieve a apporté de nouveaux perfectionnements à son invention et il ne doute point du succès de sa prochaine entreprise. Il sera accompagné dans son périlleux voyage par le capitaine William Andrew qui, en 1875 et 1892, eut l'audace de traverser l'Atlantique, seul dans une minuscule embarcation. Les deux compagnons quitteront ensemble le port de Boston, l'un naviguant, l'autre marchant. Quand le temps sera calme, ils remorqueront leur bateau, car M. Andrews compte bien chausser aussi les souliers marins du capitaine Oldrieve. Mais celui-ci entend accomplir à pied la plus grande partie du chemin et n'user du bateau de son ami que pour y dormir et y prendre ses repas. Les voyageurs estiment que la durée de leur voyage peut varier de quarante à quatre-vingt-dix jours; comme ils se proposent de suivre l'itinéraire des grands transatlantiques, ils pourront en cours de route donner de

leurs nouvelles; l'Océan français comptent aborder au Havre remonter, toujours à pied, la Seine jusqu'à Paris.

Un bon mot du président Dupin. Un mot du président Dupin pour faire suite aux traits de ce homme d'esprit, qui en a tant fait. Dupin était très lié avec Berryer, son confrère au barreau à Paris, et même il le tutuyait. Un jour, sous le monarque de Juillet Berryer était à la tribune, Dupin président, et tonnait contre l'ministère. La majorité qui avait porté Dupin au fauteuil, furieux contre le grand orateur législatif, réclama à grands cris un rappel à l'ordre. Dupin obtempéra puis, se penchant du haut de son fauteuil vers Berryer, lui murmura à l'oreille: —Va toujours; tape dessus, es en verve.

AMUSEMENTS. Parc athlétique. Hier soir, il y avait un Cal Walk, au Parc athlétique; aussi foule y était-elle énorme. Ajoutez cela les distractions comme le y risque, les tours d'adresse de Zell et de Vernon et surtout les a perbes exécutions de l'orchest mexicain. En voilà plus qu'il ne faut pour remplir toute une soirée de plaisir et d'enchantements. West End. Bessie Bonehill, Albini, Amata, Bellstedt—voilà quatre noms qui sont devenus bien populaires à West End; ils font la fortune de rendez-vous de plaisir, qui n'a j mais réuni tant d'attractions, de quoi qu'il existe; mais la nouveauté qu'obtient le plus de succès en ce moment, c'est Bessie Bonehill, dont superbe voix fait fureur. Amata seule, peut lui faire concurrence.

MOT POUR RIRE

Un bohème est appelé à témoigner en justice. —Prêtez-moi serment, lui dit le président. Le bohème s'exécute de bon grâce et s'exécute. —A présent, monsieur le président, prêtez-moi donc cent sous

Un Héros qui ne veut pas mourir

DANS UNE LOGE DE CONCIERGE.

L'Angleterre possède un héros, le «piper» Findlater, du régiment écossais de Gordon, porté à l'ordre du jour pour sa conduite admirable à la prise du plateau de Dargai, réformé à cause de ses glorieuses blessures et décoré de la croix de Victoria par la reine en personne. Se trouvant sans ressources, malgré tant de lauriers, l'intrépide soldat accepta les propositions du théâtre de l'Alhambra et figura dans une pantomime militaire, qui tout justement représentait le combat de Dargai, pour 125 fr. par soirée. L'administration de la guerre s'ennuyait, intervint près du directeur, obtint que celui-ci retirerait la pantomime de l'affiche et informa Findlater qu'il était nommé gardien d'une porte dans un des parcs de la Couronne, aux appointements de 1,800 fr. par an. Findlater refusa, et contracta aussitôt un nouveau engagement dans un music-hall d'Aberdeen, en Ecosse, où il doit débiter cette semaine. Il déclare qu'il n'a pas versé son sang dans une des batailles les plus meurtrières de la dernière campagne, et mérité une décoration qui manque à beaucoup de généraux, de feld-marchaux et même au prince de Galles, pour finir ses jours comme concierge. L'affaire en est là. Divers journaux britanniques estiment que Findlater n'a pas entièrement tort. Sans doute, disent-ils, la profession de concierge semble plus honorable que celle de figurant dans un café-concert. Mais, si Findlater avait été officier, on n'eût pas hésité à joindre une pension de plusieurs milliers de francs à la croix de bronze qui récompense en Angleterre les plus beaux exploits de courage. Et il y a quelque disproportion entre les obligations récentes dont Findlater a été l'objet, et la démarche personnelle de la reine, et une place de portier en province. Ce qui rend la chose plus piquante, c'est que les plus illustres écrivains de la Grande-Bretagne comme Malborough, Wellington ou Nelson, ont toujours aimé que leur valeur fut payée comptant. Nelson, après son échec devant Ténériffe, obtint qu'une pension de 25,000 fr. fut ajoutée à son traitement. Après Aboukir, nouvelle pension de 50,000 fr.; et la campagne des Indes lui offrit un cadeau de 250,000 fr. qu'il accepta. Quant à Wellington, de pension en dotation, il était arrivé à disposer d'un revenu de plus de 2 millions de francs. Findlater peut se réclamer de ces nobles personnages, et l'exemple lui vient de haut.

UNE MONTAGNE D'ALUN.

La pénétration de la Chine conduit à chaque pas, à de nouvelles surprises. Voyez plutôt. C'est à 23 kilomètres d'un village chinois appelé Eiu shik, que se trouve ce singulier phénomène naturel, unique au monde, une montagne d'alun.

La montagne d'alun—«Fau-Shan»—a environ 16 kilomètres de circonférence à sa base et sa hauteur est de 500 mètres. Les habitants du pays l'exploitent depuis plusieurs générations, aussi est elle percée dans tous les sens de puits et de galeries plus ou moins profonds. Ils ramassent les pierres pour les traiter dans de grands fours, puis dans d'immenses cuves pleines d'eau bouillante. L'alun se cristallise de lui-même sur une épaisseur de 15 centimètres environ, et quand il est refroidi on le débite en blocs de 50 kilos.

On rit de tout, en France, même de la politique, la chose la plus respectable qu'il y ait ait au monde, ou plutôt dans les deux mondes. Qui ne connaît la mésaventure arrivée à M. Brisson, qui se croyait Président à perpétuité de la Chambre des Députés et qui vient d'être ignominieusement blackboulé dans un vote auquel —proh pudor!—ses amis ont pris part. De là, le triquet suivant, inspiré par cette triste déconfiture:

Brisson fut un président trieste, Bien qu'il fréquentât chez les fous! Tout l'opéra d'un humoriste, Brisson fut un président trieste... Sans titre, il pouvait sur la piste Voir s'il n'aurait pas un coup de... Brisson fut un président trieste, Bien qu'il fréquentât chez les fous! Autant ainsi qu'un méthodiste, Brisson n'a bégayé qu'une fois: C'est le jour où ce gai fémuriste, Autant ainsi qu'un méthodiste, Fit voter à son avantage. Et ne lui laissant qu'une voix: Autant ainsi qu'un méthodiste, Brisson n'a bégayé qu'une fois...

LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE À PIED.

Un Américain, originaire de Boston, le capitaine William Oldrieve, va tenter, le 1 juillet prochain, une audacieuse et singulière expérience: il se propose de traverser l'Atlantique à pied, muni seulement de chaussures spéciales dont il est l'inventeur. Ces chaussures sont, en réalité, de grandes bottes en bois de cèdre, longues d'un mètre cinquante et garnies de lames qui font saillie sur les flancs et la face inférieure. Malgré leur légèreté, ces bottes peuvent porter un poids de 140 livres et, comme l'inventeur n'en pèse que 130, il affirme qu'il y sera tout autant en sûreté que sur le pont d'un transatlantique. Il a déjà expérimenté son appareil sur l'Hudson, sur le Merrimack; il a franchi sans encombre les rapides du Saint-Laurent et traversé le Niagara à trois milles au-dessus des chutes. On l'a vu s'éloigner à vingt milles au large de Boston et se promener vingt-sept heures dans la baie de Massachusetts. Un jour qu'il donnait une séance dans la baie de Pablo, en Floride, un coup de vent subit l'entraîna en pleine mer. Il disparut et on le croyait noyé, lorsqu'on le vit, quelques heures après, marcher sur les flots et, bondissant d'une vague à l'autre, regagner la côte avec tranquillité. Depuis est exploité, M. Oldrieve a apporté de nouveaux perfectionnements à son invention et il ne doute point du succès de sa prochaine entreprise. Il sera accompagné dans son périlleux voyage par le capitaine William Andrew qui, en 1875 et 1892, eut l'audace de traverser l'Atlantique, seul dans une minuscule embarcation. Les deux compagnons quitteront ensemble le port de Boston, l'un naviguant, l'autre marchant. Quand le temps sera calme, ils remorqueront leur bateau, car M. Andrews compte bien chausser aussi les souliers marins du capitaine Oldrieve. Mais celui-ci entend accomplir à pied la plus grande partie du chemin et n'user du bateau de son ami que pour y dormir et y prendre ses repas. Les voyageurs estiment que la durée de leur voyage peut varier de quarante à quatre-vingt-dix jours; comme ils se proposent de suivre l'itinéraire des grands transatlantiques, ils pourront en cours de route donner de

leurs nouvelles; l'Océan français comptent aborder au Havre remonter, toujours à pied, la Seine jusqu'à Paris.

UN BON MOT DU PRÉSIDENT DUPIN.

Un mot du président Dupin pour faire suite aux traits de ce homme d'esprit, qui en a tant fait. Dupin était très lié avec Berryer, son confrère au barreau à Paris, et même il le tutuyait. Un jour, sous le monarque de Juillet Berryer était à la tribune, Dupin président, et tonnait contre l'ministère. La majorité qui avait porté Dupin au fauteuil, furieux contre le grand orateur législatif, réclama à grands cris un rappel à l'ordre. Dupin obtempéra puis, se penchant du haut de son fauteuil vers Berryer, lui murmura à l'oreille: —Va toujours; tape dessus, es en verve.

guerre. Une colonne de captifs qui descend de la côte de la Guinée. Un de ces captifs qui rompt ses liens... qui se perd dans la brousse... qui, pendant des mois et des mois... vit d'une vie de bête fauve... mais qui y a toujours du côté du midi, où il sait qu'il rencontrera le rivage de la mer. —Et puis? —Et puis, toujours en me guidant sur le cours du Niger, toujours en me disant: Il faut... il faut que tu arrives... la côte de Bénin m'est apparue. Il y avait là un navire marseillais qui traquait. Voilà. Je suis arrivé avant-hier. Je n'ai fait que sauter dans le train. A Paris, j'ai couru rue de la Pompe. On ne savait rien. J'ai couru au ministère... Ah! là un autre supplice... il a fallu raconter... raconter... recevoir des félicitations. —Mais... dans le journal, il n'y avait rien! —Le journal! il ne vous arrivera que demain... Je l'ai devancé. Pour être ici plus vite je n'ai pas même embrassé ma pauvre chère mère... Je lui ai envoyé une dépêche... où j'ai dit je ne sais plus quel mensonge. Dominique... parlez-moi de Lucienne... parlez-moi de mon enfant. —Votre enfant... malheureux... fou... oh! oui, fou que vous

avez été!... Votre enfant à été notre frayer... notre épouvante de tous les jours, depuis le moment où mam'selle Lucienne n'a plus pu cacher l'existence de cette petite créature... qui apparaissait... grandissait. —Pauvre, pauvre Lucienne! —Non, ce n'est pas elle qui a été la plus à plaindre... Ce n'est pas elle qui a le plus souffert. —Mon enfant! —Non, mon lieutenant, l'enfant n'a pas eu de mal. Il est vivant... et bien portant. —Eh bien, alors... c'est Lucienne qui aurait Popprobre! —Personne ne sait la faute de Mlle Lucienne... Je me trompe: il y en a deux qui la connaissent moi, d'abord, —mais un secret confié à Dominique ne risque pas de se perdre... et puis un ange... un ange qui vous a tous sauvés... un ange de dévouement et de sacrifice, que vous n'aurez pas assez de toute votre vie pour remercier à genoux: mam'selle Marcelle. —Mademoiselle Thibaudier! —Oui, mon lieutenant... Ah! brave fille... Quand vous saurez ce qu'elle a fait pour mam'selle Lucienne... pour l'enfant... pour vous... pour mon général aussi. —Oh! dites... dites vite. —Eh bien... nous avions fait le possible et l'impossible pour que ce pauvre petit arrivât au monde sans que personne ne pût s'en douter... Je vous ra-

conterais bien tout ça... mais nous n'en fuirions plus... Enfin, nous avons réussi, mam'selle Marcelle et moi, à tout cacher... —Ah! braves cou! —L'enfant était déjà en nourrice... Mam'selle Lucienne bien rétablie... trop bien même... parce qu'on ne pouvait plus l'empêcher de courir chez les gens où était son petit... dans une espèce de ferme... à Saint-Mandé. —Pauvre chère! —Si bien qu'un jour... jamais je n'ai pu savoir comment il avait été mis sur cette piste... si bien qu'un jour voilà que mon général a suivi ces demoiselles. —Ah! mon Dieu! —Et mon général est entré, après elles, chez la nourrice. Et il a voulu savoir où sa fille venait de passer... et il est tombé tout droit sur la mère et l'enfant. —Ah! malheureuse!... tout était perdu! —Ma foi, oui, mon lieutenant, tout était perdu, mais c'est ce jour-là que mam'selle Marcelle a tout sauvé. Elle s'est jetée aux genoux de mon général et elle lui a dit: Je suis la mère de ce petit. —Elle a fait cela, vaillante fille!... —Et mon général l'a chassée de la maison... Elle gagne sa vie chez les autres, maintenant... —Et l'enfant?... —Et l'enfant?...

—C'est elle qui en a soin... Oh! vous n'avez pas à vous inquiéter, mon lieutenant... l'enfant à une bonne mère... —Et Lucienne?... —En surprenant ce qu'il appelait, pauvre homme, le déshonneur de mam'selle Marcelle, mon général a été frappé d'un coup de sang... Il s'en est bien mal remis... Ce n'est plus qu'un invalide... un malade qui peut reculer d'un moment à l'autre... Mam'selle Lucienne prend soin de lui. —Et hachant la tête: —Pauvre petite... la vie est dure à elle aussi... Il y a en ce moment des larmes qui coulent à cause de vous, au château de Croixmaure, mon lieutenant. —Vous me broyez le cœur, il a voulu savoir où sa fille venait de passer... et il est tombé tout droit sur la mère et l'enfant. —Ah! malheureuse!... tout était perdu! —Ma foi, oui, mon lieutenant, tout était perdu, mais c'est ce jour-là que mam'selle Marcelle a tout sauvé. Elle s'est jetée aux genoux de mon général et elle lui a dit: Je suis la mère de ce petit. —Elle a fait cela, vaillante fille!... —Et mon général l'a chassée de la maison... Elle gagne sa vie chez les autres, maintenant... —Et l'enfant?... —Et l'enfant?...

entré dans une colère effroyable... et parce que, en le voyant, comme l'autre fois, prêt à prendre un coup de sang, elle a consenti à tout ce que son père voulait... Voilà pourquoi la pauvre enfant pleure toutes les larmes de ses yeux... —Dominique, supplia Pierre Borel... je voudrais tant la voir!... —La voir, s'écria le vieux domestique, comme ça! tout de suite!... Bien sûr que vous n'y pensez pas!... —Dominique!... —Mais, malheureux!... vous voulez donc la tuer!... —Et il lui expliquait: —Une pauvre petite qui vous croit au fond de l'Afrique... mort et enterré... qui vous pleure... Oh! oui, mon lieutenant, vous pouvez vous vanter d'être pleuré! Et vous arrivez... sans crier gare!... Mais si elle n'en mourait pas sur le coup, ce serait pour la rendre folle!... Ah! non, je ne vous conduirai pas vers elle! —Dominique!... rien qu'un instant... sans qu'elle puisse se douter!... —Non, il n'en faudrait qu'une... Vous la verriez là-bas, qui se désole... Vous perdriez la tête... Et, d'un ton de reproche: —Ce ne serait pas la première fois, mon lieutenant... —Dominique... je vous ju-

re!... Et il y avait tant de désir... tant d'angoisse dans la prière de cet homme au visage amaigri et bronzé... Il y avait tant d'anxiété dans ces yeux étincelant de fièvre... —Si encore, fit en hésitant Dominique, j'étais sûr que vous ayez le courage de ne pas vous montrer... parce que je comprends bien que c'est dur d'être arrivé jusqu'ici... à quelques pas d'elle... et de ne pas l'avoir seulement aperçue... —On pourrait donc?... —Oh! ce n'est pas ça qui se sait bien difficile. Et comme, en échangeant à la hâte ces nouvelles qu'ils recevaient avidement l'un et l'autre, ils étaient peu à peu revenus du côté de Croixmaure: —Tenez, fit Dominique en montrant la terrasse du vieux château... Quand je l'ai quittée, elle était là... dans ce coin d'ombre où vous voyez des mimosa qui forment comme un berceau... Assurément elle y est encore... —Ah! mon ami... la voir... rien que la voir... —Allons murmura le vieux domestique en essayant fortivement ses yeux que l'attendrissement—la joie aussi—rendait humides... Allons, je vais essayer d'arranger ça... —Ah! Dominique!... —Et pas de bruit, surtout!... Ils étaient maintenant contre

L'ACTUALITE.



MAJOR GENERAL WILLIAM M. GRAHAM.

Le major-général Graham, du 2me corps d'armée, est né à Washington en 1834. Il prit du service dans l'armée comme lieutenant en 1855, et prit part à notre guerre civile. Sa valeur sur les champs de bataille lui valut un rapide avancement.

La traversée de l'Atlantique à pied.

Le Capt. W. Oldrieve.

Un Américain, originaire de Boston, le capitaine William Oldrieve, va tenter, le 1 juillet prochain, une audacieuse et singulière expérience: il se propose de traverser l'Atlantique à pied, muni seulement de chaussures spéciales dont il est l'inventeur. Ces chaussures sont, en réalité, de grandes bottes en bois de cèdre, longues d'un mètre cinquante et garnies de lames qui font saillie sur les flancs et la face inférieure. Malgré leur légèreté, ces bottes peuvent porter un poids de 140 livres et, comme l'inventeur n'en pèse que 130, il affirme qu'il y sera tout autant en sûreté que sur le pont d'un transatlantique. Il a déjà expérimenté son appareil sur l'Hudson, sur le Merrimack; il a franchi sans encombre les rapides du Saint-Laurent et traversé le Niagara à trois milles au-dessus des chutes. On l'a vu s'éloigner à vingt milles au large de Boston et se promener vingt-sept heures dans la baie de Massachusetts. Un jour qu'il donnait une séance dans la baie de Pablo, en Floride, un coup de vent subit l'entraîna en pleine mer. Il disparut et on le croyait noyé, lorsqu'on le vit, quelques heures après, marcher sur les flots et, bondissant d'une vague à l'autre, regagner la côte avec tranquillité. Depuis est exploité, M. Oldrieve a apporté de nouveaux perfectionnements à son invention et il ne doute point du succès de sa prochaine entreprise. Il sera accompagné dans son périlleux voyage par le capitaine William Andrew qui, en 1875 et 1892, eut l'audace de traverser l'Atlantique, seul dans une minuscule embarcation. Les deux compagnons quitteront ensemble le port de Boston, l'un naviguant, l'autre marchant. Quand le temps sera calme, ils remorqueront leur bateau, car M. Andrews compte bien chausser aussi les souliers marins du capitaine Oldrieve. Mais celui-ci entend accomplir à pied la plus grande partie du chemin et n'user du bateau de son ami que pour y dormir et y prendre ses repas. Les voyageurs estiment que la durée de leur voyage peut varier de quarante à quatre-vingt-dix jours; comme ils se proposent de suivre l'itinéraire des grands transatlantiques, ils pourront en cours de route donner de

Un bon mot du président Dupin.

Un mot du président Dupin pour faire suite aux traits de ce homme d'esprit, qui en a tant fait. Dupin était très lié avec Berryer, son confrère au barreau à Paris, et même il le tutuyait. Un jour, sous le monarque de Juillet Berryer était à la tribune, Dupin président, et tonnait contre l'ministère. La majorité qui avait porté Dupin au fauteuil, furieux contre le grand orateur législatif, réclama à grands cris un rappel à l'ordre. Dupin obtempéra puis, se penchant du haut de son fauteuil vers Berryer, lui murmura à l'oreille: —Va toujours; tape dessus, es en verve.

AMUSEMENTS.

Parc athlétique. Hier soir, il y avait un Cal Walk, au Parc athlétique; aussi foule y était-elle énorme. Ajoutez cela les distractions comme le y risque, les tours d'adresse de Zell et de Vernon et surtout les a perbes exécutions de l'orchest mexicain. En voilà plus qu'il ne faut pour remplir toute une soirée de plaisir et d'enchantements.

West End.

Bessie Bonehill, Albini, Amata, Bellstedt—voilà quatre noms qui sont devenus bien populaires à West End; ils font la fortune de rendez-vous de plaisir, qui n'a j mais réuni tant d'attractions, de quoi qu'il existe; mais la nouveauté qu'obtient le plus de succès en ce moment, c'est Bessie Bonehill, dont superbe voix fait fureur. Amata seule, peut lui faire concurrence.

MOT POUR RIRE

Un bohème est appelé à témoigner en justice. —Prêtez-moi serment, lui dit le président. Le bohème s'exécute de bon grâce et s'exécute. —A présent, monsieur le président, prêtez-moi donc cent sous

Strop calmant de Mme Winslow. Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par les MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DISTRESSION, avec un SUCCÈS PARFAIT. C'EST CALME ENFANT, AMOULIÉS EN GÉNÉRAL, ET SOULAGE les DOULEURS, GOUTTES, COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Voyagez avec vous le sirop.